



# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XI.

Montréal (Bas-Canada), Juin et Juillet 1867.

Nos. 6 et 7.

**SOMMAIRE.**—LITTÉRATURE: Lally Tolendal, par M. Théophile H. Barrau, (à continuer).—ARCHITECTURE: Le monde celtique, par S. V.—PÉDAGOGIE: Intuition des nombres et calcul de tête, (suite).—AVIS OFFICIELS.—Nominations: Louis Giard, Ecr., M. D., comme Surintendant de l'Éducation.—Messrs A. Chandonnet, Principal de l'École Normale Laval.—Commissaires et Syndics d'école.—Diplômes octroyés par l'École Normale McGill.—Diplômes octroyés par les Bureaux d'examineurs.—Avis.—Instituteurs demandés.—Instituteurs disponibles.—Partir Étranger: Retour du Surintendant de l'Instruction Publique.—Nominations: Principal à l'École Normale Laval.—M. G. Tancrède Dostaler.—L'éducation dans la colonie anglaise de Victoria.—Adresse à M. de Timouki.—Trente-unième Conférence de l'Association des Instituteurs de l'École Normale Laval.—Trente-unième et trente-deuxième Conférences de l'Association des Instituteurs de l'École Normale Jacques-Cartier.—Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'école, pour les années 1863 et 64; M. l'inspecteur Crépeault.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Canada, France.—Petit Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS: Bulletin des Sciences.—Bulletin des Beaux-Arts.—Bulletin des Lettres.—ANNONCES: Œuvres de Champlain, par M. l'abbé Laverdière.—Calcul Mental, par M. F. E. Juneau.

## LITTÉRATURE.

### Lally-Tolendal.

(Suite.)

En arrivant chez mademoiselle de Dillon, Arthur y trouva le chevalier de Crillon et le marquis de Montmorency. C'étaient deux seigneurs aussi distingués par l'élevation de leurs sentiments et par la supériorité de leur esprit que par l'éclat de leur naissance. Tous deux s'étaient signalés dans l'Inde par les plus brillants exploits, sous les ordres du brave comte de Lally; tous deux s'étaient honorés par la fidélité et le dévouement qu'ils avaient conservés pour leur malheureux général.

Ces deux hommes accueillirent Arthur avec une affabilité pleine de grâce, qui lui inspira sur-le-champ de la confiance. Sans descendre de leur haute position, ils élevèrent tout de suite le jeune collégien jusqu'à eux, avec cet art qui n'appartient qu'aux hommes, en qui une bonté naturelle a été cultivée par une éducation parfaite.

Mais il y avait plus que de la bonté dans l'accueil qu'ils firent au jeune homme; leurs manières et leur langage avaient quelque chose de tendre et en même temps de triste. Arthur, qui avait assez d'esprit pour saisir toutes ces nuances, eut assez de tact pour paraître ne pas s'en apercevoir. Arthur était doué d'un de ces naturels heureux, qui devinent en un instant ce que d'autres n'apprennent que par un long usage du monde.

Pendant et après le dîner, on ne s'entretint que d'un événement qui occupait depuis plusieurs années Paris et la France: le procès du comte de Lally.

Arthur écoutait avec un vif intérêt; mais il ne comprenait pas tout. Alors M. de Montmorency dit à mademoiselle de Dillon:

« Nous parlons pour notre jeune rhétoricien une langue étrangère. Il faut que je le mette en état de nous comprendre, et que je fasse partager à son jeune cœur la douleur et l'indignation qui nous animent. »

Puis, s'adressant à Arthur, il lui donna les explications suivantes:

« Pendant la guerre que la France soutenait il y a quelques années contre la puissance britannique, dans les quatre parties du monde, le lieutenant-général comte de Lally-Tolendal reçut la mission de défendre nos possessions dans l'Inde. Respectable par son âge, par ses exploits, par son habileté, par sa probité sévère, il fut chargé de soutenir l'honneur de la France dans ces contrées lointaines, où la corruption livrait à notre puissance une guerre plus dangereuse que les armes de nos ennemis.

« Le comte de Lally quitta Paris avec la ferme résolution de rétablir, depuis le Gange jusqu'à l'Indus, la terreur de notre nom, et ce qui était plus important encore, notre gloire. Il se dévoua tout entier à cette noble tâche; il forma le vœu de ne quitter l'Asie qu'après y avoir rendu au nom français tout son éclat.

« Il arriva à Pondichéry. Que voit-il? Partout une cupidité effrénée, une perfidie qui ne daignait même pas se cacher. On compte la patrie pour rien, on ne pense qu'à la déchirer pour s'enrichir de sa dépouille. On opprime les naturels du pays: on répand à flots le sang innocent, pour le convertir en or. On s'entend avec les Anglais, et on leur vend les secrets de la France. Partout un horrible pillage. Pour comble d'infamie, on ose proposer à ce vieux général de s'associer à tant de crimes; on lui offre des millions s'il consent à protéger tant de trahisons par sa sienne.

« Le comte de Lally frémit d'indignation; il ne sait pas déguiser sa noble fureur, il annonce que de retour en France, il demandera, il obtiendra que ces misérables soient punis du dernier supplice.

« Des-lors, tous conspirent contre lui. Les trahîtres cherchent à donner à sa conduite les apparences de la trahison. Tout le monde s'entend pour le perdre en perdant la colonie. Ceux qu'il place à un poste l'abandonnent: ceux à qui il dit de combattre, fuient; ceux à qui il ordonne de défendre une forteresse, la rendent; ceux qu'il charge d'approvisionner une ville, jettent le riz dans la mer. Partout les Anglais triomphent: leurs immenses succès ne leur ont coûté que de l'or.

« Vaincu, abandonné, le général, pour comble d'infortune apprend que l'escadre française, chargée de soutenir ses opéra-